

acné musique

puberté

amis
mode



violence

piercing

Qu'est-ce que L'ADOLESCENCE ?

autorité scolarité

anorexie réseaux
sociaux

sexualité

SMS

blog

parents

argent

Sous la direction de
Véronique Bedin

Nouvelle édition revue et augmentée

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion et Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2019
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26
ISBN = 9782361065355

QU'EST-CE QUE L'ADOLESCENCE?

Sous la direction de
Véronique Bedin

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines
Une collection créée par Véronique Bedin



Introduction

PENSER L'ADOLESCENCE

« C'est un ado! », « Je vais bientôt être un ado! » « la crise de l'adolescence » : les termes d'adolescence et d'adolescent sont employés partout comme une évidence, une clé de compréhension de la jeunesse d'aujourd'hui. Pourtant, répondre à la question « qu'est-ce que l'adolescence? » ne va pas de soi. Le concept d'adolescence est une création sociale récente, et tous – psychologues, psychiatres, éducateurs, sociologues, parents... – ne lui accordent pas le même sens. Certains vont même jusqu'à avancer que « l'adolescence n'existe pas... ».

De fait, il faut distinguer ce qui concerne l'adolescent lui-même – l'individu singulier qui, à l'âge de la puberté, vit de profonds bouleversements physiques et psychiques – de l'adolescence, un ensemble de représentations collectives liées à cette classe d'âge. De ce point de vue, l'adolescence est un concept relativement récent et dont les contours évoluent selon les générations et les sociétés, alors que tous les enfants du monde, depuis la nuit des temps, passent par cette étape de la vie qui les voit grandir, mûrir et devenir adultes.

Quand commence et quand finit l'adolescence? Tous les ados sont-ils mal dans leur peau? Les filles et les garçons vivent-ils ce passage de manière différente? Comment faire lorsqu'on est parent d'adolescents? Les adolescents d'aujourd'hui sont-ils plus violents que ceux d'hier?...

Ce livre donne la parole à des spécialistes de toutes les disciplines pour faire le point sur cet âge de la vie à la fois complexe – car il est le temps de grandes transformations (physiques et psychiques) – et riche de potentialités. La confrontation des regards

et des points de vue permet à chacun de se forger non pas des certitudes mais bien des aptitudes à « penser l'adolescence » sous toutes ses formes, à mettre en perspective un phénomène qui nous touche tous individuellement – en tant qu'être humain –, et collectivement – en tant que membre du corps social.

Des homards sans carapace

L'adolescence est le temps des métamorphoses. Ce n'est pas un état, mais un passage, une transition entre l'enfance et l'âge adulte. Françoise Dolto a comparé joliment l'adolescent à un homard sans carapace... Durant cette période, le corps de l'enfant mue, se transforme de manière spectaculaire : l'adolescent grandit beaucoup en peu de temps, voit son visage se consteller de petites rougeurs et autres boutons disgracieux, ses poils pousser, sa peau devenir plus grasse... à cela s'ajoutent des signes plus cachés mais non moins importants.

L'apparition progressive des premiers signes de sexualisation s'accompagne souvent de pudeur et de gêne. Ces transformations pubertaires sont source de nombreux questionnements – la longueur du sexe pour les garçons, les règles pour les filles – et changent l'image que l'adolescent a de lui-même. Le corps est ainsi le vecteur de toutes les transformations de l'adolescent, qu'elles soient anatomiques ou psychiques.

Cherche identité désespérément

« L'échappée belle », « les adieux à l'enfance » (A. Braconnier), les expressions ne manquent pas qui désignent le processus par lequel, tel un oiseau qui sort du nid, l'adolescent prend son envol. Cette recherche identitaire qui va le mener vers l'âge adulte n'est pas toujours facile. Elle est faite de doutes, de mal-être, de moments de repli sur soi, de désarrois et parfois même de désespoir. Et les manifestations de ce mal-être, corporelles et psychiques, en déroutent plus d'un : « Il y a environ vingt-cinq



jours que je n'avais aperçu mon enfant. Je l'ai trouvée tout à fait empirée. Elle grasseye; elle minaude, elle grimace, elle connaît tout le pouvoir de son humeur et de ses larmes, et elle boude et pleure pour rien; elle a la mémoire pleine de sots rébus; elle dit des mots des rues; elle est dégingandée; on n'en peut venir à bout; le goût du travail et de la lecture qui lui était naturel se perd. Je vois tout cela », écrivait Denis Diderot¹. Quel parent n'a pas fait, comme l'écrivain, un tel constat?

Mais la quête identitaire est aussi faite d'appétit de vivre et de curiosité pour l'autre, pour le groupe des pairs qui devient le référent essentiel. La « faim de l'autre » (Philippe Jeammet) est au cœur des relations entre adolescents. Pour autant, les adultes ne doivent pas s'effacer. Leur rôle est essentiel, comme nous le verrons tout au long de ce livre : les parents peuvent et doivent aider leur enfant à s'échapper sans se perdre, les enseignants, l'entourage peuvent et doivent servir de points de repères pour aider les adolescents à regarder l'avenir avec confiance... Il leur incombe ainsi la tâche difficile de les accompagner tout au long du chemin.

Parfois, ce processus normal se déroule plus difficilement : dans 10 % des cas environ, l'adolescence est une période de souffrance psychique, qui se manifeste par certaines formes de prises de risques excessives (alcool, consommation de drogues, conduite en état d'ivresse...) et de violence contre soi – tentatives de suicide – ou envers les autres (casse, bagarres, viols collectifs...).

Le seul temps où l'on ait appris quelque chose

L'âge adolescent est aussi très fécond comme l'écrivait si bien Marcel Proust : « Mais la caractéristique de l'âge ridicule que je traversais – âge nullement ingrat, très fécond – est qu'on n'y consulte pas l'intelligence et que les moindres attributs des êtres semblent faire partie indivisible de leur personnalité. Tout entouré de monstres et de dieux, on ne connaît guère le calme.

1- D. Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, lettre du 17 septembre 1761.

Il n'y a presque pas un des gestes qu'on a faits alors, qu'on ne voudrait plus tard pouvoir abolir. Mais ce qu'on devrait au contraire regretter, c'est de ne plus posséder la spontanéité qui nous les faisait accomplir. Plus tard on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose². »

À l'adolescence, les jeunes accèdent à l'abstraction, ils peuvent « penser sur leurs pensées », chercher de nouveaux repères de compréhension du monde et, en général, ils ne s'en privent pas. Cette nouvelle façon de penser se développe progressivement pour s'épanouir pleinement vers l'âge de 14-15 ans. Raison pour laquelle les classes de 4^e et de 3^e sont si cruciales dans le parcours des adolescents. C'est à ce moment-là qu'ils développent de nouvelles stratégies cognitives et étendent considérablement leurs champs d'intérêt ouvrant aux préoccupations métaphysiques de cet âge : remises en questions de la société, questionnement sur l'existence de Dieu...

Qui, des ados ou de la société, est en crise ?

Auguste Comte, dans son *Discours sur l'esprit positif* (1844), décrivait l'évolution des sociétés, par analogie avec les âges de la vie, en leur attribuant trois états successifs : l'enfance, qu'il qualifiait d'état théologique ou préparatoire, l'adolescence ou « état métaphysique », un âge abstrait, critique et dissolvant, le dernier état, la maturité, étant l'âge positif, rationnel, le but à atteindre.

La notion d'« âge métaphysique et abstrait » est particulièrement suggestive si on l'étudie à l'aune des changements dans la pensée cognitive de l'adolescent. En effet, l'adolescent commence à comprendre et à manipuler des idées générales, des abstractions, tout en mettant en pièces l'ensemble des valeurs et des connaissances qui étaient les siennes jusqu'à présent. L'adolescence est un âge proprement révolutionnaire de ce point de vue, un âge corrosif et décapant. Et Auguste Comte de conclure :

2- M. Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (*À la recherche du temps perdu*, Gallimard, éditions en 15 volumes, vol IV, p. 167.)



« On peut donc finalement envisager l'état métaphysique comme une sorte de maladie chronique naturellement inhérente à notre évolution mentale, individuelle ou collective, entre l'enfance et la virilité³. »

« Une maladie chronique, individuelle ou collective... » Le terme de maladie peut paraître excessif et il faut évidemment le replacer dans le contexte de la pensée sociologique d'Auguste Comte, mais, toutes choses égales par ailleurs, voilà bien une question pertinente : la société ne se prive pas de stigmatiser ces adolescents sans repères, ces jeunes qui ne respectent rien, cassent tout et deviendraient de plus en plus difficiles à comprendre ; mais est-ce l'adolescence qui est en crise ou la société elle-même qui peine à parvenir à la maturité ?

Véronique Bedin

3- A. Comte, *Discours...*, *op.cit.*, partie I, chap. I.

L'ADOLESCENCE, UNE INVENTION RÉCENTE ?

DE L'ADOLESCENT... À L'ADOLESCENCE

Entretien avec Patrice Huerre

L'adolescence n'existe pas¹ : vous avez cosigné, sous ce titre volontiers énigmatique, un ouvrage qui peut paraître paradoxal dans une société où le terme d'adolescence est sur toutes les lèvres. Comment peut-on à la fois être pédopsychiatre, spécialiste de l'adolescence, et affirmer que « l'adolescence n'existe pas » ?

Il s'agit en fait de questionner ce qui paraît être une évidence. Quand on entend parler en permanence d'adolescence, il est permis de penser que les gens savent de quoi ils parlent. Rien n'est moins vrai.

Il faut distinguer ce que vit « l'adolescent », sujet humain singulier confronté aux questions de la puberté et du passage à l'âge adulte, de « l'adolescence », ensemble de représentations collectives véhiculées par la société et qui pèsent lourdement sur les individus adolescents.

Le phénomène pubertaire chez l'adolescent existe depuis l'aube de l'humanité. En revanche, la notion d'« adolescence » est une représentation collective éminemment conjoncturelle, qui varie grandement selon les époques et émerge vers le milieu du XIX^e siècle.

Le terme d'adolescence est chargé aujourd'hui de représentations le plus souvent négatives. On la définit comme l'âge de tous les risques, un temps de crise, de désordre, de pagaille, etc. Cette connotation très négative est une charge supplémentaire pour l'adolescent qui doit faire face à la question de la puberté et aux bouleversements que cela suppose pour lui. Là se situe peut-être la nouveauté aujourd'hui : ce poids supplémentaire que

1- Odile Jacob, 2002.

portent les adolescents par le biais des représentations collectives qui leur sont affectées.

« Je vais bientôt être un ado! je veux être un ado! » : certains enfants revendiquent, parfois très tôt, le fait d'accéder à l'adolescence, comme s'ils allaient enfin vivre un temps où tout devient possible...

L'adolescence, dans l'imaginaire collectif, génère des représentations très ambivalentes : c'est un âge qui fait peur et, dans le même temps, exerce une grande fascination. Évidemment, les enfants prépubères sont influencés par ces représentations : ils aspirent à y parvenir le plus tôt possible. Comment ne le seraient-ils pas, alors que les médias, la télévision, Internet en donnent une image excitante et fascinante? Les parents participent également à cela lorsqu'ils exigent que leurs enfants soient mûrs le plus vite possible alors qu'eux-mêmes n'ont pas envie de vieillir. Tout conspire à créer cette excitation chez les enfants de plus en plus tôt et les incite à fonctionner comme des adolescents sur le plan comportemental alors qu'ils ont encore un corps d'enfant.

Le rétrécissement progressif de la période dite « de latence », entre 6 ans et la puberté, est un des problèmes majeurs de notre époque. La période de latence comporte de nombreux bienfaits pour l'enfant en termes de reconstruction intérieure après les changements qui se sont manifestés dans les premières années de la vie; c'est une sorte de révision générale de ce qui s'est passé entre 0 et 6 ans qui permet d'aborder la puberté de meilleure manière. Plus cette période est rétrécie par cette excitation périphérique mise en œuvre sur les enfants, plus l'abord de la puberté est difficile pour eux puisqu'ils n'ont pas pu « faire le ménage » de tous les enjeux antérieurs. La façon dont un enfant aborde l'adolescence est également en lien direct avec ce qui se joue beaucoup plus précocement dans les premiers temps de la vie : l'idéal adulte parental, éducatif, pédagogique veut souvent que l'enfant acquière des compétences et se développe le plus tôt possible. La maternelle à deux ans, les évaluations dès le plus jeune âge, les notes sont le reflet de ce qu'attendent les adultes; une espèce d'urgence à grandir, qui confond excitation,



stimulation, avec apprentissage progressif. Le nombre croissant d'enfants qui se mettent à singer le comportement adolescent est la conséquence logique de cette sur stimulation, de cette précipitation antérieure.

L'âge de la puberté serait, selon certains, « avancé » aujourd'hui ? Est-ce exact ?

La littérature est abondante sur le sujet. Il y a eu, dit-on, des variations liées aux régimes alimentaires : par exemple, au Japon, la puberté serait plus précoce qu'il y a cinquante ans. Certains avancent que la puberté commençait hier à 16 ans, et aujourd'hui à 12 ans. Certainement pas ! Toute l'iconographie, la littérature, aussi bien au Moyen Âge que dans l'Antiquité, permettent d'établir que l'âge de la puberté était grosso modo le même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire autour de 14 ans chez le garçon en moyenne.

L'ambiguïté est venue d'une étude norvégienne de la fin du XIX^e siècle, qui a établi que la puberté survenait assez tardivement en Norvège. Cette étude a servi de base de référence pour toutes les études épidémiologiques ultérieures. On a ainsi comparé l'âge moyen de la puberté en Espagne avec ce qui se passait en Norvège, par exemple. N'ayant ni le même ensoleillement ni les mêmes pratiques alimentaires, on n'obtenait évidemment pas les mêmes moyennes. Mais si l'on observe des régions du monde comparables et que l'on étudie l'évolution de l'âge de la puberté au fil du temps, on voit très bien qu'en France au Moyen Âge, l'âge de la majorité a été établi (dans la région burgonde par exemple) autour de 14 ans et que c'était, et cela reste, l'âge moyen de la puberté. Lorsque l'on affirme que la puberté est de plus en plus précoce, en se basant sur cette première étude du XIX^e siècle, c'est une erreur. Cela fait partie des représentations collectives floues que l'on véhicule aujourd'hui trop souvent.

Où commence et quand finit l'adolescence ? Où placez-vous le curseur ?

Le point de départ de l'adolescence est fixé par les changements pubertaires. La physiologie et la biologie en sont le moteur.

Le reste suit : la psychologie, le rapport aux autres, etc. Un enfant devient adolescent lorsqu'il est pubère. La notion de « préadolescence » est absurde et ne veut rien dire. Ce terme laisse entendre qu'il y a quelque chose d'autre que l'enfance avant l'adolescence, d'où l'excitation décrite précédemment. Or, il n'en est rien. Avant l'adolescence, les enfants sont des enfants et il y a tout intérêt à les considérer comme tels. La fin de l'adolescence, et c'est le problème de nos sociétés contemporaines, n'est plus déterminée par quoi que ce soit de partagé. Les définitions sont donc multiples. Les juristes ne connaissent pas le même embarras, puisque la fin de l'enfance (et de l'adolescence) correspond pour eux à la majorité à 18 ans. En droit, l'adolescence n'existe pas. Pour les médecins somaticiens et les biologistes c'est la fin de la croissance osseuse et de la maturation cérébrale, vers 18-20 ans, qui marque le point final de l'adolescence. Au regard des autres critères, économiques, affectifs, sociaux, tout est plus complexe et rien désormais ne balise plus ce passage. Les rites de passage n'existent plus. Ce n'est pas forcément un mal parce que cela offre une liberté nouvelle, mais en même temps il n'y a rien qui permette d'officialiser aux yeux des adolescents le fait de devenir adultes. Rien qui témoigne qu'on s'est aperçu qu'ils avaient changé et que leur place était désormais de l'autre côté.

Quelles sont les conséquences de ce manque de rites de passage de l'adolescence à l'âge adulte ?

Il est certain que ce manque de reconnaissance conduit à l'augmentation significative des prises de risques. En effet, la prise de risque est un moyen d'apprécier par soi-même ses capacités nouvelles, d'en évaluer l'impact sur les autres – parents, camarades, etc. Elle exprime le besoin de reconnaissance d'un « soi » qui a changé, et dont on n'est pas sûr qu'il ait vraiment changé tant qu'il n'a pas été officialisé comme tel. D'où la nécessité de pousser le bouchon de plus en plus loin pour un certain nombre d'adolescents jusqu'au moment où enfin on leur dit : « Ça va, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, on a vu que vous étiez maintenant un grand/une grande. ».



Les conduites déviantes des adolescents n'expriment souvent qu'une recherche de substituts aux épreuves initiatiques que les adultes ont cessé de leur imposer. Et comme la terminaison de l'adolescence devient de plus en plus floue, cela génère en retour de nombreuses difficultés, en particulier chez ceux qui n'ont pas de points de repères intérieurs. Ceux-là cherchent à l'extérieur une reconnaissance de leur changement intérieur : passages à l'acte transgressifs, prises de risques sur des engins à deux roues, consommation d'alcool à haute dose, marginalisation scolaire sont autant de manières d'essayer de se faire « repérer ». D'autres choisiront de laisser tomber, d'abandonner la partie, de se laisser aller. C'est un peu le syndrome « Tanguy ». Comme le dit le langage courant : « Ils nous cherchent », et le problème c'est qu'ils ne nous trouvent pas ! Tel est le faux-semblant de nos sociétés où l'on est majeur mais totalement immature et considéré comme un gamin.

Dans le même temps, l'individu est juridiquement et pénalement de plus en plus tôt responsable.

C'est pourquoi je plaide pour un abaissement de l'âge de la majorité depuis déjà des années² pour remettre en phase les repères physiologiques – pubertaires – d'une part, et les repères juridiques d'autre part. Il serait temps que la société accompagne ce changement statutaire et l'officialise pour éviter aux jeunes d'avoir besoin de se mettre en danger pour être reconnus comme des adultes.

Observez-vous des différences entre les cultures ? Différences de comportement, dans la façon d'aborder l'adolescence ?

Le fond est le même : les changements de la puberté affectent tous les adolescents, de toutes les cultures. En revanche, les formes d'expression du trouble engendré par ce changement sont évidemment différentes d'un groupe social à un autre, d'un sexe à l'autre, etc. Mais ce sont les formes qui changent, pas les fondamentaux. « Comment vais-je faire avec un corps nouveau, des capacités de reproduction, et des désirs sexuels et agressifs ?

2- « Abaisser la majorité à 15 ans », *La Recherche*, n° 360, janvier 2003.

Que vais-je faire de tout cela? » Chaque être humain connaît ces questionnements, un jour ou l'autre. Les façons de trouver des possibilités de réalisation qui soient supportables, pour soi et pour les autres, sont différentes. Cependant, quel que soit le groupe d'appartenance, on constate aujourd'hui l'existence d'une crise dans le passage à l'âge adulte qui affecte tous les groupes sociaux.

Depuis combien de temps constatez-vous cette crise ?

Jusqu'à la fin des années 1960, il s'agissait de formes ordinaires de l'affrontement entre générations. Le « fossé des générations », dont parle Margaret Mead, existait bien alors – une génération de jeunes bousculant une génération « ringarde », et ainsi de suite; mai 1968 en marque l'apogée. L'opposition, la différenciation intergénérationnelle étaient alors très nettes, les adultes n'ayant pas l'idée d'être des adolescents ni les adolescents celle d'être des adultes. Une telle différenciation permettait à chacun d'avancer. Après 1968, ces rapports intergénérationnels se sont un peu dilués dans une bienveillance apparente des adultes, qui souhaitaient rompre ainsi avec la période antérieure et favoriser le dialogue et l'épanouissement de chacun, refusant l'opposition et le conflit.

Ce mouvement de balancier a déstabilisé quelque peu les adolescents qui sont à la recherche de référents, de figures adultes consistantes et fiables. Aujourd'hui, on assiste à un certain rééquilibrage mais on n'est pas encore sorti de cela. En revanche, la société n'a pas évolué dans l'aide au repérage de la maturation. Nous poursuivons toujours une logique « d'assurance tous risques » où le principe de précaution prévaut. Tout ce qui est réputé dangereux doit être évité ce qui est louable, certes, mais rend les prises de risques très attractives pour les adolescents et augmente le problème plutôt que de le résoudre. Il conviendrait mieux de leur faire des « propositions de prise de risque », c'est-à-dire de risques calculés, accompagnés par des adultes. Il s'agirait ainsi d'amener des adolescents à se confronter à leurs limites, mais dans un périmètre sécurisé, de se valoriser à leurs propres yeux et auprès du groupe, ainsi qu'auprès du professionnel qui



accompagne la démarche. De telles pratiques les dispenseraient de prendre des risques inutiles par ailleurs puisqu'ils auraient été rassurés sur leurs compétences.

N'y a-t-il pas une sorte de « marché de l'adolescence » qui incite chacun à survaloriser cette tranche d'âge ? La société est-elle « jeuniste » ?

Le marché économique généré directement par les achats d'adolescents est énorme : ce que Marc Guillaume avait appelé l'ado business est chiffré par les économistes à un niveau très important. La cible est d'autant plus intéressante que les adolescents sont très conformistes, bien qu'ils veuillent être reconnus comme des individus singuliers. Le travail des marchands en est grandement facilité. Un adolescent coûte très cher aux familles. Mais nous avons atteint de ce point de vue une limite supérieure. On peut prédire que l'adolescent intéressera beaucoup moins dans quelque temps...

La démographie organise ainsi les choses : lorsque la population juvénile est très limitée, ce qui arrive dans certaines périodes historiques, elle est plus précieuse que lorsqu'elle est très importante et qu'elle dérange. Quand les générations adultes sont décimées comme après les guerres mondiales, la génération adolescente qui suit est au contraire privilégiée et soutenue abondamment. Dans les périodes de guerre ou de révolution, on a tendance à la valoriser, à la placer au premier rang. Dans les périodes de paix, on l'apprécie moins. L'intérêt pour l'adolescence est donc très variable en fonction des besoins du moment. En revanche, on peut prédire qu'elle intéressera moins désormais dans la mesure où le marché de demain, c'est celui des seniors. On commence déjà à s'en apercevoir : le marketing s'adresse de plus en plus aux personnes âgées : vacances, vêtements, assurances... Petit à petit, les adolescents vont être dégagés de ce surinvestissement très utilitaire, ce qui sera sans nul doute une bonne chose.

Quant au terme de société « jeuniste », si on veut dire par là que la société adulte fonctionne sur un mode adolescent, alors l'expression est juste³. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle

3- Voir P. Huerre et M. Laine, *La France adolescente*, J.-C. Lattès éd., 2013.

veuille être adolescente, mais qu'elle fonctionne sur un mode adolescent. Le rapport au temps, ce culte de l'immédiat si cher aux adolescents – « c'est l'instant et l'immédiat qui compte, je dois avoir tout, tout de suite » – imprègne toute la société. En ce sens la société adulte est très adolescente dans son fonctionnement. Les équilibres démographiques vont cependant modifier la donne et, bientôt, les adolescents seront plus mûrs que les adultes!

L'adolescence est un passage. Chaque individu est confronté à cette période de la vie à ce processus de séparation d'avec l'enfance. Comment distinguer le « normal » du « pathologique » dans ce domaine ?

Lorsque l'on est enfant, on a un périmètre, un territoire (la famille, les proches) relativement limité. Ensuite, à l'adolescence, tout cela est mis en question et l'on cherche des informations ailleurs, au-delà de ce périmètre. Mais ce processus n'est pas si simple, car l'adolescent connaît alors des doutes profonds sur sa propre identité. Puis, à la fin des années-lycée, l'adolescent se demande « comment vais-je faire pour me dégager de mes liens affectifs avec mes proches et me trouver un autre espace ? » Toute la question est là : comment faire pour que les parents ne prennent pas ce processus de séparation/individuation au premier degré ; comment faire pour se séparer sans se perdre ? Tout le travail de l'adolescence va être de trouver un aménagement entre deux extrêmes : la tentation immobiliste (« on reste, comme ça on est sûr d'être tranquille, on préfère ça à l'inconnu ») ou la tentation de rupture (« je romps, je ne vous connais plus, je n'ai pas de passé, je nais à partir de maintenant à moi-même et aux autres, vous n'avez rien à voir dans cette affaire, vous mes géniteurs, vous qui m'avez précédé. Donc je repars à zéro », rupture, fugue, etc.) Une adolescence « normale » conduit à pouvoir accepter son histoire, accepter ses ascendants tels qu'ils sont et non tels qu'on les a rêvés, et en même temps avoir envie d'aller vers d'autres et avoir la curiosité et la possibilité d'accepter les surprises et la nouveauté, sans que ça soit trop angoissant.

Parfois, le processus devient plus problématique, voire pathologique. Pour certains, quitter le giron familial, s'éloigner,



est jugé trop préoccupant, trop inquiétant pour soi ou pour les parents : on voit beaucoup d'adolescents se consacrer au couple que forment leurs parents pour maintenir un ordre jugé précaire alors que leurs parents ne leur ont rien demandé. Parfois aussi l'on retrouve ce type de comportement dans des familles où les parents serinent aux enfants depuis qu'ils sont tout petits : « Heureusement que tu es là, heureusement qu'on est là tous ensemble, parce que la maîtresse n'est pas compétente, les enseignants ne savent pas s'y prendre, dans la rue c'est malsain, et le monde extérieur est dangereux ! etc. » Les enfants qui ont grandi dans cette représentation du monde extérieur auront beaucoup de mal à s'autonomiser.

Cette capacité fondamentale d'autonomisation doit être développée très tôt chez l'enfant à travers le jeu. J'ai particulièrement développé ce point dans l'ouvrage *Place au jeu : jouer pour apprendre à vivre*⁴. Ces aptitudes précoces vont se décliner plus tard dans les capacités de jouer avec la connaissance, de jouer dans les relations sociales, avec les autres. Si ces capacités font défaut, tout risque alors d'être vécu par l'enfant, puis l'adolescent, en termes de « tout ou rien », en termes de « c'est dangereux » ou, au contraire, sécurisant. On prive alors l'enfant du plaisir de la découverte, de la curiosité, de la surprise, autant d'aptitudes qui lui permettent de se confronter au monde extérieur quand il grandit, d'y trouver des satisfactions, des raisons d'espérer, d'avoir le plaisir de partager des situations nouvelles avec des gens nouveaux ou des domaines professionnels nouveaux, d'acquérir des compétences autres, ce qui caractérise le monde d'aujourd'hui et plus encore celui de demain.

Lorsque tout cela fait défaut, on a affaire à des jeunes qui, comme leurs parents adultes, éprouvent beaucoup d'appréhension par rapport au monde extérieur, se construisent des zones sécurisées, dont ils ne sortent pas trop. À la fois fascinés et effrayés par ce que la télévision véhicule sur ce qui se passe autour d'eux, confortant ainsi l'idée qu'heureusement on est bien chez soi, à l'abri. Ce sont donc des adolescents qui s'installent dans des comportements de fermeture, d'autoprotection, alors que les

4- Nathan, 2007.

enfants qui vont bien sont plutôt dans une dynamique d'ouverture au monde, de curiosité, d'envie de dépasser un certain nombre de limites, et de découvrir des univers nouveaux, cet état d'esprit est très tributaire de ce que les parents ont induit dans leur relation aux autres et donc dans leur relation au monde.

Quand quelque chose s'est mal passé dans l'enfance, est-ce que cela peut encore se réparer ?

Oui. Tout ne se « joue pas avant trois ans » ! C'est un âge où l'on peut réparer ! Certes, beaucoup de choses se sont jouées, qui vont avoir des conséquences différées, on ne peut pas le nier, mais il y a tout de même des possibilités de restauration et de transformation très importantes dans ces âges-là. En particulier, il faut insister sur le fait que les référents (qui étaient d'abord l'environnement proche, scolaire et familial) vont désormais se multiplier. Plus les adolescents grandissent, plus ils en ont. Quand ils passent au collège, ils ont plusieurs enseignants au lieu d'un seul. Quand ils vont faire des stages, puis, plus tard, aller à la fac, leur univers va s'ouvrir de manière exponentielle. Ces nouveaux référents permettent également de se composer une image du monde, une image d'eux-mêmes, plus ouverte que le modèle dans lequel ils étaient un peu enfermés. D'où l'importance des rencontres avec des adultes – enseignants, maîtres d'apprentissage, amis des parents – qui peuvent devenir des référents, des figures importantes auxquelles s'identifier. Pour chacun d'entre nous, ce sont des rencontres avec tel enseignant ou avec telle personne passionnée par tel sujet ou telle activité qui ont eu une influence sur nous, parfois à notre insu d'ailleurs.

Vous dites que les adolescents sont tributaires des générations passées, pouvez-vous expliquer cette idée ?

Sur les enjeux intergénérationnels, dans *L'Adolescence en héritage*⁵ j'ai tenté de montrer comment l'adolescent récupère, après la puberté, les questions qui ont été laissées, et au point où elles ont été laissées, par leurs ascendants. Ils ont ça dans leur bagage,

5- Calmann-Lévy, 1996.



mais ne le savent pas. Quel que soit le milieu culturel, on peut remarquer que grandir après le seuil pubertaire est très tributaire, très dépendant de la connaissance que l'on a de l'histoire de sa famille, de ses origines. Moins on saura d'où l'on vient, au niveau familial et culturel, plus on sera lésé. Parfois, par le biais d'un souci bienveillant, les parents ne souhaitent pas transmettre des souvenirs douloureux, pénibles. On peut comprendre ce type de préventions, mais il y a des façons d'expliquer les choses, sans pour autant tout dire, qui sont riches d'enseignements. Évidemment, cela ne veut pas dire *a contrario* tout savoir : ce serait l'autre travers de notre époque, la transparence. L'idéal est d'en savoir suffisamment pour être propriétaire de son histoire et pouvoir ensuite s'avancer vers l'avenir, si on sait d'où on vient.

On voit de plus en plus d'adolescents qui sont « suspendus dans le présent » et quand on leur demande (je pense au cas d'un adolescent d'origine malienne) :

« Votre père est arrivé à quel âge en France ?

— J'en sais rien.

— Mais pourquoi il est venu ? Et comment vous imaginez, sa vie avant ?

— Je sais pas. »

Rien n'a été transmis !

Ou tel enfant de cadre dans la région parisienne qui ignore tout de ce que font son père ou sa mère dans le « bureau » où ils travaillent :

« Dans un bureau, ils travaillent dans un bureau.

— Et qu'est-ce qu'il fait dans le bureau ?

— Sais pas.

— À quoi ça sert ?

— Sais pas. »

Or, cette transmission de tous les éléments humains qui font l'histoire d'une famille (est-ce que les parents étaient satisfaits, qu'est-ce qu'ils auraient aimé faire, de quoi rêvaient-ils quand ils étaient eux-mêmes adolescents, qu'est-ce que leurs parents auraient souhaité qu'ils fassent, comment cela s'est-il constitué, est-ce qu'ils ont été chagrinés du décès d'un grand-père ou d'une grand-mère ?) est essentielle. Malheureusement, c'est le parent

pauvre des conversations d'aujourd'hui. Cela n'était pas forcément plus fréquent auparavant, mais se transmettait davantage dans la vie quotidienne.

Aujourd'hui, les parents sont souvent chacun d'un côté, ou séparés, les grands-parents sont ailleurs, on se rencontre parfois, une fois par an, mais pas pour parler de telles choses. Donc, il n'y a plus cette possibilité de transmission dans la vie quotidienne, au fil de conversations partagées.

Ma première prescription pour les parents d'un adolescent, c'est une ordonnance de rencontre ! Qu'ils fassent connaissance. Ce terme ne veut pas dire donner la version officielle de sa vie, c'est partager ses émotions, ses rêves, ses doutes, ses désespoirs, ses regrets. Même si les adolescents feignent de s'en désintéresser, ils ont une appétence considérable pour ça. En consultation, quand on reçoit des parents et des adolescents, on tente de faciliter cette transmission qui ne se fait pas ordinairement, et on constate que les adolescents redémarrent. C'est vrai à un niveau individuel, dans une famille donnée. C'est également pertinent au niveau collectif. Tout ce qui n'a pas été transmis revient en force, par le biais d'émeutes, de voitures brûlées, de comportements déviants, etc. Et comme tout ce qui n'a pas été transmis, vient de très loin, d'une ou deux, parfois même trois générations précédentes, cela ressort plus tard sous une forme méconnaissable. Par exemple, on stigmatise « la violence des adolescents des banlieues », mais il ne faut pas oublier de parler de la violence subie par leurs ascendants, il y a deux générations ou trois, violence qu'ils ont mise sous le boisseau, et qui ressort beaucoup plus tard sous une autre forme. On préfère incriminer la société, le quartier, l'architecture inhumaine, etc. Certes, cela joue un rôle, mais on oublie de considérer les éléments intergénérationnels qui traversent ces sujets.

Est-ce que vous constatez une augmentation de la violence des adolescents ?

Non. Il y a, certes, une augmentation de la violence de la société, du désarroi des adultes, une augmentation des petites violences (incivilités, gros mots, coups qui partent, paroles



injurieuses, tags sur les murs), mais pas de la criminalité. Dans *Ni anges ni sauvages, les jeunes et la violence*⁶, j'aborde toutes ces questions pour tenter de les dégager des *a priori* pesants sous lesquels elles sont aplaties.

Je fais partie d'un groupe d'experts auprès du CSA et j'ai eu connaissance d'une étude éclairante sur la violence à travers les images : 16 000 scènes de meurtre sont vues par un adolescent chaque année!

Le besoin de transgression est réel et normal à cet âge : que faire des pulsions sexuelles et agressives que l'on connaît quand on devient pubère? Comment faire pour les transformer, les sublimer? Or, l'offre d'activités sportives, culturelles, n'est pas suffisante. Donc, les adolescents cherchent des exutoires et extériorisent leurs pulsions de façon croissante. Mais la criminalité n'a semble-t-il pas augmenté. Il y a par contre un rajeunissement relatif de ces actes d'apparence violente qui touchent maintenant beaucoup plus les collégiens. Et les jeunes filles sont plus souvent impliquées⁷.

Est-ce que ce phénomène touche davantage les filles qu'auparavant?

On assiste en effet à une certaine uniformisation entre filles et garçons de ce point de vue. Le problème des adolescents d'aujourd'hui est de trouver comment manifester son existence et que cette existence soit reconnue. Si vous êtes moyen ou en dessous de la moyenne au collège, que vous habitez dans une zone pas forcément défavorisée, mais pas non plus protégée, et qu'on vous dit : « Si tu travailles bien, si tu fais ci, si tu fais ça, dans cinq ou dix ans, tu auras quelque chose de très bien, ça vaut la peine de faire des efforts au quotidien, etc. » Si, en même temps, vous entendez parler de chômage, si vous entendez parler du fait que des gens très diplômés n'ont pas de travail, etc., si vous voyez que des gens gagnent beaucoup d'argent soit parce qu'ils vendent de la drogue dans la cité, soit parce qu'ils ont fait

6- A. Carrière, 2002.

7- P. Huerre, S. Rubi, *Adolescentes, les nouvelles rebelles*, Bayard, 2013.

des affaires en bourse, vous vous dites que tout ça, c'est un peu du pipeau, et que cela ne vaut pas la peine de fournir des efforts. Dans ces conditions, certains adolescents choisissent d'exister soit en s'extériorisant par des actes transgressifs – en brûlant par exemple des voitures le 31 décembre à Strasbourg, en caillassant la police, etc. Ce sont des façons d'exprimer la violence vers l'extérieur. D'autres retournent la violence sur eux-mêmes : on peut exister aussi paradoxalement avec une tentative de suicide, ou par une alcoolisation intempestive.

Tant qu'on n'indiquera pas de manière plus consistante d'autres chemins, d'autres voies pour être reconnu comme un être existant et important, il ne faut pas s'étonner qu'il y ait une majoration de ce type d'actes, préjudiciables surtout pour les adolescents eux-mêmes. Mais ce préjudice-là est infiniment moins important à leurs yeux que l'avantage qu'ils en tirent. C'est un peu l'image du château de sable pour le petit enfant : il faut du temps pour construire un château de sable qui soit très beau, mais en une seconde on le démolit ! L'adolescence est un âge où l'on veut des bénéfices rapides parce que l'on doute beaucoup de soi. Il y a une prime au négatif, pourrait-on dire. À nous, adultes, de leur ouvrir des voies pour comprendre qu'il existe bien une prime au positif, même si cela prend plus de temps. Mais le bénéfice, l'avantage est alors réel et durable.

Les adolescents sont-ils bien informés sur la sexualité ?

Ils ont des informations, certes, mais uniquement techniques, c'est-à-dire biologiques et physiologiques, au collège. Images et films pornos sont leur principale source. Ils ne savent pas quoi faire de leurs hormones. Ils ne savent rien sur la façon d'établir des liens entre désir sexuel et affectivité. Pour eux, l'affectivité est inquiétante et synonyme de perte de maîtrise. Les sentiments d'un côté, le corps de l'autre ! Cela produit ce que j'observe chez des violeurs en groupe, eux-mêmes terrorisés, qui passent à l'acte parce qu'ils ont vu ça dans des films pornos !